

pa à 1. R

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

PAVILLON DE MARSAN

107, rue de Rivoli, 107

---

# LÉON BONNAT

NOTICE LUE

A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

*Le 19 Février 1923.*

PAR

M. ANTONIN PERSONNAZ

Vice-président

de la Commission du Musée Bonnat, à Bayonne.

---

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

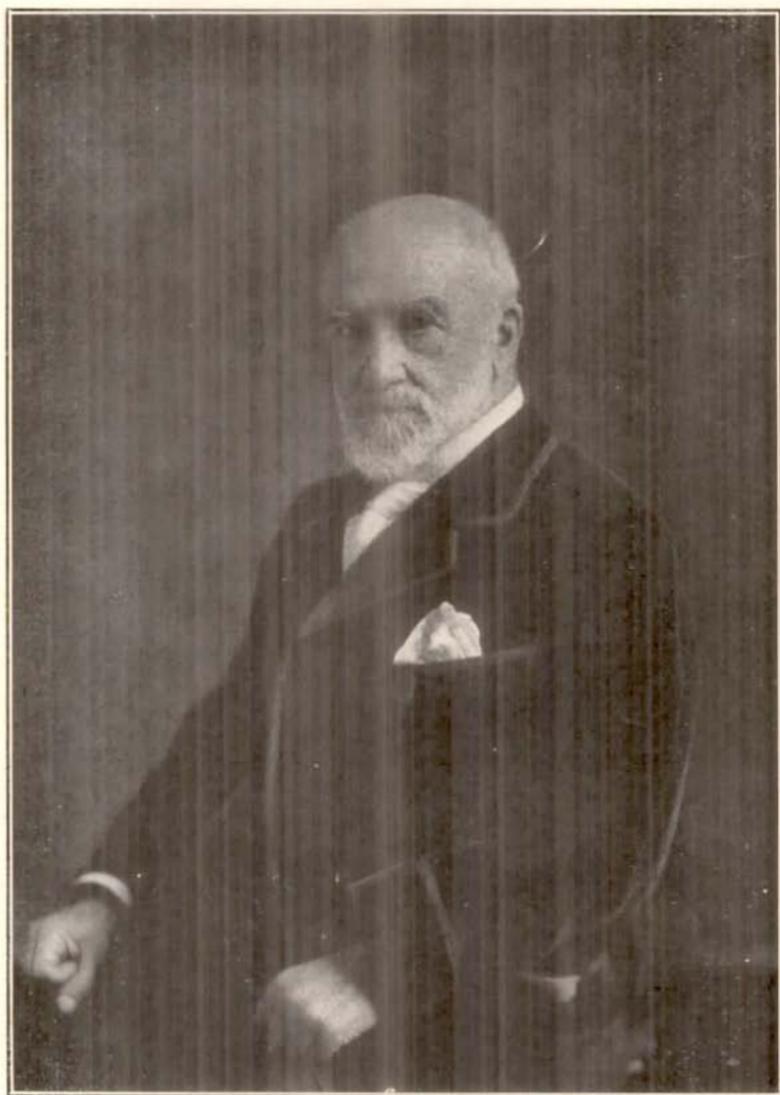
Bibliothèque Maison de l'Orient



150125

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

1923



Cliché Braun.

J. Bonnaud

# LÉON BONNAT

---

MESDAMES, MESSIEURS,

Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je retrouve celui de Léon Bonnat. C'est là, sans doute, ce qui me vaut l'honneur, aussi inattendu qu'immérité, de parler aux Amis du Louvre du cher disparu. Je le ferai très simplement, comme il convient à la mémoire d'un homme qui, bien que chargé des plus hauts honneurs auxquels un artiste puisse atteindre en notre pays, n'en resta pas moins modeste, sinon presque timide.

Mon plus cher désir serait de faire aimer sa mémoire par ceux qui ne le connurent point ou, le connaissant mal, se méprirent sur son caractère. Sous une apparente rudesse se cachait le cœur le plus tendre, l'âme la plus haute. Aussi, est-ce un véritable culte que lui vouèrent ceux qui, ayant vécu dans son intimité, l'entourèrent, jusqu'à sa dernière heure, des soins les plus affectueux. La seule lecture, sans commentaires, de lettres écrites par Bonnat au cours de son existence et sauvées miraculeusement des destructions aveugles auxquelles

donnent lieu les décès dans les familles, suffirait à le faire aimer. L'espace trop restreint dont je dispose m'oblige à n'en citer ici que quelques extraits.

D'excellente famille, élevé par une mère très chrétienne, la pensée de Dieu le soutint dans l'âpre lutte des débuts; mais le Dieu de Bonnat était un Dieu tout de bonté, sa religion avait pour base l'amour du prochain.

Léon Bonnat avait puisé, dans le cœur de sa mère, une énergie et une volonté peu communes; je l'ai souvent, dans ma pensée, comparé à ces courtes, mais puissantes galiotes hollandaises que, dans son enfance, il voyait nombreuses, ancrées dans les eaux de l'Adour; à la mer elles poursuivaient leur route, contre vents et marées, la vague se brisant, impuissante, contre leur large proue, ou glissant, sans dommages, sur leur pont hermétiquement clos. Riche et déjà chargé d'honneurs dont il ne fut jamais grisé et qui vinrent à lui attirés par le talent, la rectitude de sa vie, la beauté de son caractère, Bonnat, en grand cœur qu'il était, loin de renier les dures années des débuts, aimait à se souvenir : à un chef de famille éprouvé par un cruel malheur, il écrivait : « Vous devez être bien triste, bien désolé. Permettez-moi de vous serrer la main de tout mon cœur. Vous devez, vous si bon, être entouré de bien des amis, mais je demande la priorité, vous n'en avez pas de plus dévoué, de plus affectionné que le petit peintre que vous avez aidé jadis; à ce titre, je vous embrasse, en vous assurant toujours de mon dévouement ».

Parcourons maintenant les principales étapes de la carrière du grand artiste. Les premières en sont

les plus intéressantes. Sa vie privée et sa vie d'artiste sont trop intimement liées pour qu'il soit possible de les séparer.

Joseph-Florentin-Léon Bonnat naquit à Bayonne, le 20 juin 1833, de l'union de Joseph Bonnat avec Florentine Sarvy dont le mariage fut béni le 28 juillet 1830, en l'église de Saint-Etienne de Bayonne. Mme Bonnat eut cinq autres enfants; deux moururent en bas-âge. L'aîné, Camille, mort à 15 ans, eût peut-être été un grand poète; le quatrième, Paul, s'éteignit à 24 ans, après avoir été admis dans un très bon rang à l'École Normale. Enfin, Léon eut la douleur de perdre, en 1900, sa sœur Marie, femme d'un esprit et d'une intelligence rares, qui avait épousé son cousin Enrique Mélida, peintre espagnol de talent. Partis en chaise de poste, pour visiter, en touristes, le Midi de la France, M. et Mme Bonnat apprirent à Avignon, où l'on venait d'arborer le drapeau tricolore, les événements des journées de juillet 1830. Craignant que les troubles de Paris aient une répercussion en Espagne, où ils avaient des intérêts, les voyageurs rebroussèrent chemin précipitamment, et après un court séjour à Madrid, rappelés en France par la maladie de leur père, M. Sarvy, ils s'installèrent définitivement à Bayonne.

Au cours des années suivantes, M. Bonnat perdit sa fortune et celle de sa femme dans des spéculations malheureuses. Ruinés, les parents du jeune Léon décidèrent de revenir avec trois de leurs enfants à Madrid où M. Bonnat ouvrit un commerce de librairie au début de l'année 1846. Léon, confié à la garde de ses oncles Sarvy, devait continuer ses études au collège de Bayonne, mais

n'ayant pu se consoler du départ de sa mère, on décida qu'il irait la rejoindre à Madrid. Son voyage mérite d'être conté. Trop jeune pour voyager seul, l'enfant fut confié à l'Ambassadeur anglais, lord Robinson qui, se rendant à Madrid pour les mariages espagnols, voulut bien le prendre dans son carrosse, exigeant, toutefois, qu'il se tint, assis devant lui, le corps droit, sans appuyer son dos contre les coussins. Bonnat apprit ainsi, très jeune, les rigueurs du protocole anglais qui devait, bien des années plus tard, l'embarrasser de nouveau, lorsque invité, par un télégramme, à dîner à la Cour d'Edouard VII, il ne trouva pas, dans sa garde-robe, la culotte courte sans laquelle on ne saurait avoir accès à la table du roi d'Angleterre. Parvenu à Burgos, rompu de fatigue, les hôtelleries se trouvant bondées, Léon fut admis à partager le lit d'une grande dame compatissante, se rendant aussi à Madrid. Bonnat aimait à raconter cette piquante aventure. Le jeune voyageur arriva à Madrid le 21 décembre 1846.

Bien qu'il eût témoigné, depuis son enfance, d'un goût très vif pour le dessin, le jeune Léon avait songé un moment à se faire marin. *La vie des peintres* de Vasari, qu'il lut avidement dans la librairie de son père, et pour une plus grande part encore, la contemplation, au Prado, des chefs-d'œuvre de Velasquez et de Ribera, le poussèrent irrésistiblement vers la peinture. Il fut admis à l'Académie de San-Fernando, où il apprit à peindre, d'abord dans l'atelier de don José Madrazo, ancien élève de David, puis, sous la direction de Federico Madrazo, son fils, et de Juan Ribera. En dehors de l'Académie, le jeune débutant prenait ses

modèles parmi ses amis. Son premier portrait d'homme fut celui d'un de mes oncles. Parvenu à la célébrité, Bonnat, qui, sans le renier, ne consentit jamais à le signer, en admirait... la qualité des couleurs que l'on vendait à cette époque. Sa première composition, *Giotto dessinant sur le sable* (Musée de Bayonne) qu'il peignit à l'âge de 17 ans, provoqua l'étonnement des membres de l'Académie, quelques-uns doutant qu'elle fût entièrement de sa main. A cette époque remontent les délicieux petits portraits de son frère *Paul* et de sa sœur *Marie* (Musée de Bayonne) où le jeune artiste semble posséder déjà les secrets du métier. Ses progrès rapides lui permirent d'exécuter, avec succès, deux ans plus tard, le portrait grandeur naturelle, entourée de deux orphelines, de sa tante, la *Mère Bonnat* supérieure d'un couvent de la Sainte-Famille, créé par elle à Madrid (Couvent Saint-Pierre à Talence, près Bordeaux).

Les années qui suivirent ne furent plus qu'une succession de rudes épreuves pour Mme Bonnat dont le mari s'éteignait en août 1853, après avoir lutté contre une longue maladie, à laquelle ne furent pas étrangers les soucis et l'impossibilité de rétablir sa fortune. [Léon] Bonnat, à peine âgé de 20 ans, se trouva ainsi chef de famille. Après avoir, tant bien que mal, liquidé la situation à Madrid, on reprenait, le 17 novembre de la même année, le chemin de la France. Ici, intervint M. Romain Julien, dessinateur et graveur, compatriote de Bonnat, qui, après avoir examiné les petits portraits du frère et de la sœur du peintre et, plus particulièrement, celui, au crayon noir, de l'artiste par lui-même,

parvint à convaincre le maire de Bayonne de faire voter, par son Conseil Municipal, la pension triennale de 1.500 francs qui vaut aujourd'hui à cette ville le dépôt magnifique des collections du maître. L'espoir renaissait pour la famille qui vint s'installer à Paris, le 8 janvier 1854, dans un modeste appartement de la Cité Gaillard.

Léon Bonnat, poussé par l'ardent désir de se perfectionner, avait à choisir un professeur. Sur l'avis de M. Julien, il entra à l'atelier de Léon Cogniet. Non content d'un travail quotidien de cinq heures, dans l'atelier de la rue de Lancry, le jeune artiste suivait les cours d'anatomie et de perspective à l'École des Beaux-Arts où, après un frugal repas, il revenait, le soir, assister au cours de dessin. C'est vers cette époque que Bonnat peignit le délicieux *Groupe de famille*, composé de sa mère cousant entourée, à droite, de son jeune fils penché sur ses livres d'étude; à gauche, de sa fillette, attentive à sa broderie, délicieusement éclairée par le jour d'une fenêtre que l'on devine et l'on aperçoit, dans le fond, la fidèle servante Jeanne-Marie. Cette petite toile, qui a tout le charme des intimités des Hollandais, restera comme l'une des œuvres les plus intéressantes du Maître.

Léon Bonnat avait laissé dans sa ville natale un ami avec lequel il ne cessa de correspondre. Apprenant son départ pour Madrid, en février 1856, il lui écrit et après lui avoir indiqué, dans un élan d'enthousiasme, l'itinéraire à suivre au Prado, pour mieux comprendre Vélasquez, son idole, il termine par ces mots : « Il n'y a pas un de ces souvenirs qui ne me remue, qui ne m'impressionne d'une manière gaie ou pénible, qui ne fasse battre forte-

ment mon cœur. J'aime Madrid, c'est à Madrid que j'ai commencé à sentir, à comprendre, à vivre! »

Bonnat fit bientôt la connaissance de Paul Delaroché et de Robert Fleury qui s'attachèrent au courageux jeune homme et lui prodiguèrent leurs conseils. Il était moralement soutenu, aussi, par les lettres de M. Julien dont il envoyait des extraits à son ami, auquel il écrivait : « J'ai reçu une lettre de cet excellent M. Julien qui me parle comme un père : « Lisez quand vous le pouvez, mais rejetez tous les livres qui rabaissent l'homme, quelque vrais qu'ils soient, quelque talent qu'ils renferment; les misères du corps et de la vie sont un boulet attaché à nos pieds : il est suffisamment lourd et ne se laissera jamais oublier : ne l'aidez pas vous-même à vous faire descendre. Philosophie, histoire, art, conversations, sociétés, réflexions intérieures, repoussez tout ce qui tendra à vous matérialiser. Je vous le répète, le réel est assez lourd, il le faut combattre, il le faut vaincre et se dire souvent : *Sursum corda*, et Bonnat ajoutait : « je ne l'oublierai pas, M. Julien ». Il ne l'a pas oublié et a traversé la vie, dont il a connu les turpitudes et les tares, sans rien abandonner de son cœur et de la pureté de ses sentiments.

En 1857, pour la première fois, le jeune peintre soumit au jury du Salon, trois portraits dont celui de Mme Gué, veuve de l'artiste, et celui de M. Pascault, à la manière lisse de Paul Delaroché : tous trois furent reçus. En cette même année, Bonnat fut admis à concourir pour le prix de Rome. Le sujet imposé était : *la Résurrection de Lazare*. Il n'obtint que le deuxième second grand prix. « C'est égal, écrit-il à son ami, ces Messieurs Cogniet

et Cie de l'Institut prétendent que, dans mon tableau, il y avait le plus de qualités saillantes ». Cependant, notre peintre se consola aisément de son échec et, sur les conseils de MM. Julien et Robert Fleury, renonça à concourir l'année suivante, malgré le sentiment opposé de son maître Cogniet. La ville de Bayonne ayant consenti, sur les instances de M. Julien, à maintenir, pendant trois années nouvelles, sa pension, il fut décidé que l'artiste irait passer ces trois années à Rome, pendant lesquelles sa famille vivrait à Pampelune, chez l'oncle Sarvy.

Léon Bonnat quitta Paris le 20 janvier 1858. A Rome, il retrouva son ami Chapu qui le conduisit au Vatican devant les fresques de Raphaël, mais ce fut en entrant à la Chapelle Sixtine qu'il conçut une admiration sans bornes pour le génie de Michel-Ange. Combien intéressantes sont les lettres qu'il écrit alors à son ami; j'en détache un passage entre tant d'autres (il parle de ses amis de Rome) :

« Ils veulent me faire aimer Corrège et ne comprennent pas que je leur parle de Rembrandt; ils ne me pardonnent pas non plus de ne pas mettre Raphaël au premier rang et de lui préférer Michel-Ange et Léonard. Je trouve que si Raphaël est le *nec plus ultra* du talent, il lui manque l'individualité... du génie (pardon Raphaël!); c'est un homme bien doué qui a su profiter du génie des autres; qui, en voyant le sourire de Léonard, a amélioré sa manière et qui, au contact de Michel-Ange, a compris ce que c'était que l'énergie, la grandeur de la pensée. J'avoue que Raphaël accumule le plus de qualités: aucun peintre n'a réuni un aussi beau dessin, une si bonne couleur, de si belles expressions, de si belles compositions. Il est le plus haut degré du parti *modéré*, degré auquel peut-être on n'atteindra jamais; mais, pour ma part, je mets bien au-dessus, malgré ses inégalités, la sublime et sauvage énergie de Michel-Ange ou le sourire si fin d'une tête de Léonard, sourire que l'on n'oublie pas lorsqu'on l'a

vu une fois. Michel-Ange, non plus, ne peut pas s'oublier. Sûrement, il manquait à Raphaël quelque chose : l'individualité, la force.... Raphaël ne serait-il pas le Paul Delaroche du xvi<sup>e</sup> siècle ?

A la fin de son séjour à Rome pendant lequel la correspondance avec son ami fut assez active et pleine d'aperçus intéressants sur l'art et la vie italienne de ce temps, il écrit en décembre 1860 :

« Voici la fin de l'année; à cette époque il est assez naturel de se livrer à un examen de conscience; cet examen a pour moi plus d'importance encore; car à la fin de l'année, se termine mon séjour en Italie. Ai-je bien employé mes trois années? Je crois pouvoir me faire une réponse favorable. J'aurai fait trois tableaux, dont un, assez important, à peu près le triple de ce que les pensionnaires du gouvernement sont tenus d'envoyer à Paris, et ce, indépendamment de bon nombre de copies et d'études. Je me suis donné assez de mal pour arriver à me rendre maître des moyens d'expression dont autrefois je n'avais que le sentiment. En somme, je n'ai pas grand crime à me reprocher et suis assez satisfait. Maintenant va commencer pour moi une nouvelle vie, il faudra lutter quelque temps, mais loin de redouter ces luttes, je les vois arriver avec joie. Si j'ai encore des craintes sur le bien-être des miens (au moins pendant quelques années) j'espère que les épreuves ne seront plus trop dures et que nous les soutiendrons avec courage. Enfin, espoir en Dieu et en l'avenir. »

En avril 1861, Bonnat est de retour à Paris où il a loué un atelier au n<sup>o</sup> 10 de la rue de la Tour-d'Auvergne. Il a hâte de constater ce qui se fait à Paris comme peinture et court à l'exposition de la rue de Provence; il y voit de beaux dessins d'Ingres et sa *Source* qu'il admire; de Flandrin, *la Demoiselle à l'Éillet*, qu'il juge au-dessous de sa réputation. « En général, dit-il, la peinture que l'on fait à Paris n'est pas très bonne, manque de sève, remplacée

par de l'habileté. Flandrin, certainement, ne fait pas mal, mais entre lui et le moindre portrait de Rembrandt, entre ses fresques et le moindre croquis de Michel-Ange, il y a la différence d'un homme à un Dieu; or, Dieu, c'est tout, la lumière, la force, la création, l'infinie harmonie.... »

Parmi les œuvres peintes à Rome, pendant le séjour de l'artiste, *le bon Samaritain* obtint au Salon, une mention honorable et fut acquis par l'État pour la somme de 1.800 francs. L'année suivante, *la Mort d'Abel*, œuvre déjà plus personnelle, fut incomprise du grand public, mais le jury, mieux avisé, décerna à l'artiste, une deuxième médaille et l'État retint la toile, aujourd'hui au musée de Lille. Bonnat avait joint à cet envoi *la Maruccia*, petite italienne qui fut acquise par la princesse Mathilde à laquelle il fut présenté et dont il devint plus tard un ami. Bonnat fit à cette époque le superbe portrait de *l'Abbé Lavigerie* (Musée de Bayonne) qu'il devait, vingt-sept ans plus tard, peindre revêtu de la pourpre cardinalice. Mes préférences restent à l'œuvre de 1861 pour la puissance du dessin et de la couleur et la belle transparence des ombres. Je me dois de signaler ici le portrait de M. Darracq (1862), vivante et expressive peinture ignorée du public à qui elle pourra, nous l'espérons, être montrée à l'exposition posthume des œuvres du Maître.

La réputation de l'artiste allait grandissant, mais les commandes n'arrivaient pas et Bonnat s'en plaignait.

« Je deviens intrigant..., du moins je tâche de le devenir : c'est bien difficile... et ennuyeux... mais il le faut. Sinon, vous auriez beau être tort, comme Phidias et Michel-Ange

réunis, vous crèveriez de faim. Ce n'est pas à celui qui fait bien que vont les travaux, c'est à celui qui est le mieux recommandé. Il y a dans cette façon d'agir quelque chose d'humiliant, d'injuste qui repousse. Mais il faut vivre! Ah! si l'on pouvait inventer un moyen quelconque de rendre l'art indépendant. Combien les artistes y gagneraient en dignité de caractère! C'est malheureusement le gouvernement qui distribue les commandes importantes : tous les travaux sérieux et de longue haleine émanent du Ministère. Ce qu'il y a de fort, c'est que ces Messieurs m'assurent tous que j'ai un avenir des plus brillants, ils me disent qu'ils ne veulent pas me laisser sans travaux et en attendant je n'ai rien ...»

En mars 1862, l'artiste écrit à son ami :

« Tu t'amuses carrément, comme dit le prince Napoléon au Sénat, il faudrait ensuite travailler avec la même exubérance. Tu me dis que je dois avoir à te parler de bals et de jolies filles. Ah bien oui! je ne suis pas plus apte à m'amuser au bal que toi à t'y ennuyer. Il n'y a qu'une chose qui m'amuse : faire de la peinture, de la peinture forte, voir dans ma tête des sujets inondés de soleil, penser aux expositions, au succès, à ce vain mot dont parle M. de Lamartine : la Gloire. C'est beau, va! »

En automne 1862, à son ami :

« Je suis triste ces jours-ci, hargneux, de mauvaise humeur. Hier soir, je regardais ma mère, nous étions au coin de la cheminée, elle cousait et ne se doutait probablement pas de ce qui se passait en moi. Pauvre mère, ses cheveux commencent à grisonner, les rides sont profondes. La vie n'a pas été gaie pour elle. Que de soucis, que de peines depuis son mariage qui s'annonçait sous de si heureux présages! Il n'y a pas jusqu'à ce pauvre Paul, dont elle a savouré les promesses d'avenir, qui ne soit forcé de replier ses ailes.... Ah! c'est triste la vie, morne comme le ciel que nous avons aujourd'hui. Il fait froid! »

Novembre 1862 :

« Je rongé mon frein. Je suis plein de force et d'envie de peindre et je ne puis arriver à avoir le moindre petit bout de commande. Je voudrais vivre et je vois mes ailes coupées

par ce manque de ressources et de sécurité. Ce n'est pas drôle, je t'assure, de vivre au jour le jour et de ne pas savoir ce qu'il sera de nous dans l'avenir le plus rapproché! C'est mal à moi d'attrister ton amitié et de te faire partager ce qu'il y a de pénible et de dur dans une position aussi peu sûre. Bah! cela viendra, n'est-ce pas, et tu prendras ta part des succès quand il y aura lieu.... »

Comme on le voit, la philosophie et la foi en l'avenir n'ont, à aucun moment, abandonné cet homme énergique et courageux.

En avril 1863, Léon Bonnat eut la joie de voir les siens se réinstaller à Paris, au 26 de la rue de Calais, après une absence nécessitée par la santé de son frère. Cette même année, il expose *le Martyre de saint André* (Musée de Bayonne); cette œuvre lui attire les reproches du sévère Paul Mantz qui en trouve « l'exécution violente, le pinceau rugueux ne convenant pas aux carnations ». Oh! combien on les préfère, ces critiques, au compliment que le même écrivain décoche, un peu plus tard, à Bourguereau qu'il appelle « l'homme des routines impeccables, qui fait tout selon la formule et qui a le malheur de ne pas savoir se tromper ». *Le Martyre de saint André* valut à Léon Bonnat un rappel de médaille de deuxième classe et sa mise hors concours.

Baudry, rencontré chez la princesse Mathilde, lui disait : « Vous devez être enchanté de votre exposition, vous marchez à la tête de la génération qui vient après la nôtre, vous devez avoir des travaux ». Ah bien oui!

Le succès fut grand aussi à l'exposition du boulevard, où l'artiste vendit ses tableaux. (Il s'agit de l'exposition du boulevard des Italiens, dirigée par Martinet.)

Bonnat eut toujours l'horreur de l'injustice, qu'elle s'attaquât à ses camarades ou à lui-même. Il écrit en juin 1863 :

« Je n'ai décidément pas de première médaille. C'est d'autant plus ennuyeux que j'en ai eu une pendant vingt-quatre heures. J'ai compris l'injustice du vote universel. Evidemment M. de Talleyrand est plus apte à apprécier les affaires politiques que M. Paulin, mon concierge; de même M. Ingres et Robert Fleury peuvent mieux savoir ce qui constitue un bon tableau que M. Auber, qui compose des opéras, ou M. Lebas, qui a construit Notre-Dame de Lorette. Pourquoi la voix de ces deux messieurs a-t-elle autant de valeur, quand il s'agit de juger un tableau, que celle de M. Delacroix? Première médaille : Dumas!! Benouville!!! et Brion. Hélas, oui, mon bon ami! J'étais sur la liste des premières médailles, présentée par la section des peintres, et l'Institut réuni a substitué à mon nom celui de Benouville. J'ai eu, m'a-t-on dit, un terrible ennemi en... M. Signol et c'est à lui seul que j'en veux. Benouville fait de petits paysages sages. Les musiciens ont dû croire qu'ils votaient pour son frère Léon, de là vient l'erreur. Quant à Dumas, dessin mou, sans caractère : pas de qualités, pas de défauts. Brion, très bien, il était sur ma liste. Il était également sur celle de M. Robert-Fleury. Ce dernier s'est fâché tout rouge en criant à l'injustice : « On tue, disait-il, ce qu'il peut y avoir de feu et d'énergie dans les jeunes gens, c'est l'inverse que l'on devrait faire. »

« Enfin, j'ai de la marge. A l'année prochaine ! je n'en suis pas moins fort content de ce que l'on dit de moi. Ça marchera. »

8 juillet 1863 :

« La distribution des médailles a eu lieu lundi. La manifestation a été franche. Aux noms de Benouville et de Dumas, le silence le plus complet, rendu encore plus significatif par les applaudissements serrés et compacts qui ont accueilli celui de Brion. Si grande était la froideur que l'on en éprouvait presque de la peine en voyant Dumas et Benouville aller chercher leur médaille des mains du Maréchal. J'ai reçu après la séance des félicitations et des regrets. Mon

histoire s'est répandue dans les ateliers, plusieurs personnes m'ont abordé en me le disant. »

« Cette injustice ne me toucherait nullement si, aux yeux de quelques gens et surtout de l'administration, une première médaille n'avait de la valeur : quelques jours avant le jugement, je vais voir le Directeur des Beaux-Arts; il me reçoit à merveille, ne sait quelles félicitations m'adresser au sujet de mon exposition; le lendemain, la Commission de la Ville se réunit et me vote un travail de 6000 francs. J'en suis prévenu par des membres de la Commission elle-même. Mais le jugement des médailles a lieu.... Ne recevant pas de nouvelle officielle de la commande de la Ville, je vais trouver le Directeur d'il y a trois jours, et ce brave Monsieur me reçoit comme un chien dans un jeu de quilles et dans les quelques phrases qu'il daigne grommeler je comprends que le Préfet n'a pas ratifié le vote de la Commission. Voilà le monde! A part ces quelques ennuis qui n'ont malheureusement que trop d'importance pour moi, je ne regretterais que médiocrement ce qui a eu lieu.... » \*

26 juillet 1863 :

« J'ai la commande de la Ville : un sujet de la vie de saint Vincent de Paul pour l'église Saint-Nicolas-des-Champs. »

A sa grande surprise, il reçut, peu de jours après, l'avis officiel que M. le Maréchal, ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, venait de décider l'achat du *Martyre de saint André* pour la somme de 4000 francs. Il crut rêver en lisant cet avis, MM. Arago et Courmont sachant très bien que le tableau, inscrit du reste au livret comme appartenant à la ville de Bayonne, n'était pas à vendre. On lui a adressé une offre spontanée, alors que tant de gens qui veulent se faire acheter, n'obtiennent même pas de réponse! Mais M. Julien lui donna le mot de l'énigme : « M. de Nieuwerkerke sait très bien, comme président du jury, ce qui s'est passé au sujet de la médaille ratée, il a voulu, sinon me

consoler, du moins témoigner qu'il attachait du prix à ce que je faisais. »

En juin 1864, l'Impératrice achète au prix de 8000 francs *les Pèlerins au pied de la statue de saint Pierre*, et Bonnat en fut fort heureux. Il pourrait exploiter le succès que lui procure la peinture de genre, mais il vise plus haut et s'attaque à la peinture d'histoire. « Je commence une *Antigone*, écrit-il à son ami; il y a longtemps que j'aime cette petite fille et l'on revient toujours à ses premières amours. » Son *Antigone conduisant Œdipe aveugle* fut exposée au Salon de 1865. L'artiste traita le sujet en réaliste : il peignit deux malheureux traînant leur misère sur les chemins poudreux ou boueux de la Grèce, la figure d'Œdipe ne manquant cependant pas de grandeur. Le public, accoutumé aux poncifs académiques, n'apprécia pas cette œuvre que Gautier défend en ces termes : « Cette façon de comprendre l'antiquité, qui peut étonner au premier abord, ne nous déplaît pas; sa bizarrerie n'a rien que de logique. Œdipe et sa fille sur les chemins de la Grèce devaient avoir cet aspect, et les mêmes causes, à 3000 ans de distance, produisent les mêmes effets. » L'administration acheta le tableau et le déposa au Musée de Poitiers, où il est encore. Bonnat souffrit de l'incompréhension du public, il comptait sur un succès d'estime et écrivit à son ami : « Drôle de chose que le succès : il m'arrive avec des tableaux que je fais en m'amusant, des tableaux dans lesquels je mets peu de moi, que je fais presque uniquement au point de vue de la vente... et il ne veut pas de moi quand je fais quelque chose qui sort entièrement de moi. »

Depuis la guerre seulement, dans une visite au

Musée du Luxembourg, j'ai connu ce que je ne crains pas d'appeler le chef-d'œuvre de Bonnat, l'œuvre qui, à mon sens, donne le mieux la mesure de son talent, de son génie, dirai-je, en face du portrait de Robert Fleury. Quelle impression profonde se dégage de ce visage au regard caverneux, de cette main tombante, à peine indiquée, mais donnant la sensation d'une œuvre parfaite... et je songe au portrait de Darracq, si expressif aussi.

Nous voici parvenus à l'année 1866, belle entre toutes pour l'artiste qui signe son *Saint Vincent de Paul* (Petit Palais) et le portrait de *sa Sœur*, chef-d'œuvre qui ne redouterait aucun voisinage (Musée de Bayonne). Arrêtons-nous devant le *Saint Vincent de Paul*, l'une des œuvres capitales de Bonnat, exemple intéressant des revirements de la critique dans ses jugements. Bien que sous l'influence encore des Maîtres qu'il admirait, la personnalité de l'artiste se dégage et surprend. Ainsi que le rappelait en 1903 M. Henri Cochin, Bonnat fut, en son temps, un *avancé*, et les habitudes du public, aussi bien que celles des critiques, n'acceptaient pas sans résistance les œuvres empreintes de réalisme et de force : celle-ci fut discutée, critiquée. Charles Blanc écrivait : « M. Bonnat, qui a fait cette année sensation, nous semble avoir choisi une toile démesurée pour peindre l'anecdote de *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un condamné*, et il y a quelque chose d'un peu pesant et d'un peu gros dans cette peinture, bien étudiée d'ailleurs et modelée avec énergie. » D'autres critiques s'insurgèrent contre la laideur du saint que le peintre aurait dû idéaliser ; mais, dix ans plus tard, l'écrivain d'art Charles Yriarte dit à pro-

pos du réalisme de Bonnat : « Quand il a peint son *Saint Vincent de Paul*, son sujet le servait bien ; au premier plan : des ouvriers robustes et nouveaux, brisant les chaînes ; des galériens abrutis ; au sommet : un saint, qui fut un homme rustique et d'une onction franche ; pas la moindre effusion de mysticisme : on vivait sur la terre ; on revêtait la bure, on entrait dans un bain et on foulait le granit d'un quai. » Le réalisme, critiqué peu d'années auparavant, était compris et approuvé. Enfin, vingt-trois ans plus tard (en 1899), Jules Buisson dit : « Bonnat a de plus à son actif l'un des plus beaux morceaux de peinture du siècle : le *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un captif*. Nous avons ensemble constaté qu'après trente années écoulées, il conserve encore la moiteur de l'exécution ». Et quel était le compagnon de Jules Buisson qui partage son admiration pour l'œuvre de 1866 ? Le grand Puvis de Chavannes.

Bonnat donne à son ami quelques nouvelles du Salon. Notre artiste est heureux de la tournure que prennent les choses pour lui : « ...un bon et franc succès, c'est très agréable ! il est question de me donner la médaille d'honneur. Mon ami Lévy aura des voix ; Courbet aura la mienne, pour son paysage qui est superbe — des gris fabuleux. J'ai hâte de vieillir de quelques semaines. Le jour de l'ouverture, je vendais à Durand-Ruel mes *Paysans à la porte du Palais Farnèse* pour le prix de 10 000 francs, puis une petite *Italienne* pour 4000 francs, et à Goupil une copie, réduite au quart, du *Saint Vincent* pour 10 000 francs. » Le lendemain Bonnat recevait des visites d'Anglais, de Hollandais, et annonçait à son ami un total de

34 000 francs. Et voilà le courageux artiste, le bon fils, heureux de recueillir enfin, pour les siens, le fruit de ses efforts.

Au Salon, le premier tour pour la médaille d'honneur donna : Bonnat, 49 voix ; Carpeaux, 38 ; Corot, 23. Le deuxième tour donna encore à Bonnat 21 voix ; à Carpeaux 17 et à Corot 5. Puis les votes s'éparpillèrent sans résultat. Bonnat se consola de devoir attendre une occasion meilleure, très heureux de s'être vu deux fois nommé en tête dès premiers scrutins. Un critique apprécia ainsi cet essai de suffrage universel : « Le naufrage de la médaille d'honneur n'a porté atteinte qu'à la compétence des juges : il a laissé intacts les titres des candidats. »

« Et ma décoration ? écrit l'artiste en 1866. Je ne me plaindrais pas si le surintendant décorait Chavannes, Moreau, Lévy même, mais décorer des messieurs que le public ignore et que les peintres ne connaissent pas davantage, décorer X, dont je n'ai entendu parler que depuis qu'il est décoré ; Y, un amateur sans talent ; Z, un peintre mou et sans l'ombre d'originalité ; j'avoue que je n'y puis rien comprendre, et mes confrères sont encore plus étonnés que moi. La Princesse m'en voudrait-elle de ce que je n'ai pas voulu lui vendre mon *Saint Pierre*, il y a deux ans ? Je suis un mauvais courtisan, je le sais et je m'en flatte ; dans tous les cas, je ne changerai rien à ma manière d'agir, au contraire. »

Quel piètre courtisan, en effet, ce peintre (que l'avenir destinait à être, un jour, grand'croix et membre du Conseil de la Légion d'honneur) qui, hors concours, ayant eu une majorité considérable pour la médaille d'honneur, ayant pour clientes la princesse Mathilde et l'Impératrice, n'était pas encore décoré ! Lié d'amitié avec des hôtes familiers de la villa impériale de Biarritz, où l'on mani-

féta le désir de le recevoir, Bonnat eût pu, s'il l'avait voulu, être décoré directement par l'Empereur et jouer ainsi un bon tour à M. le Surintendant : sa loyauté l'en empêcha. Avec cette philosophie qui ne l'abandonna jamais, Bonnat dit à son ami : « Tu me diras que j'y tenais beaucoup à cette décoration?... Mon Dieu, oui, j'y tenais parce que je croyais l'avoir méritée. Maintenant, je suis complètement guéri à ce point de vue, et ce n'est qu'à un autre que je la désire. Bah! n'en parlons plus! » A son retour de Saint-Jean-de-Luz, où il alla se reposer quelques jours, il trouva chez lui une lettre de Robert Fleury et l'envoya à son ami, en ajoutant : « Tu verras qu'il n'y a pas que les jeunes gens qui soient indignés, et que M. Robert Fleury, qui, en général, est assez calme et modéré, se laisse emporter en songeant à cette injustice. » Enfin, le soir du 1<sup>er</sup> juillet 1867, il put télégraphier à son ami : « Je suis décoré. Bonne nuit. Léon. »

En 1868, le peintre Gérôme qui préparait, avec quelques amis, un voyage en Orient, proposa à Bonnat de se joindre à eux. On visita l'Égypte, le Sinaï, la Palestine, une partie de la Turquie et de la Grèce. Le Caire, trop brillant, manquant de grandeur, n'enthousiasma pas notre artiste. En revanche, les quarante-cinq jours que mit la caravane indépendante pour rejoindre Jérusalem, à dos de dromadaires, à travers la presqu'île sinaïtique, passant par Abaka et Petra, furent pour lui un sujet de continuelle admiration. Toujours laborieux, Bonnat rapporta soixante-douze études, dont la plupart furent données à ses amis. J'ai eu la bonne fortune d'en admirer d'une surprenante luminosité, dans la collection de Mme Robineau-Dailly.

L'artiste obtint, en 1869, la médaille d'honneur avec son *Assomption* (Bayonne, église Saint-André), œuvre qu'il avait longtemps mûrie et qui est considérée aujourd'hui comme une de ses plus belles compositions. Il nous serait impossible d'analyser, et même de citer ici, l'œuvre entier de Léon Bonnat. Rappelons cependant le *Christ* (1874) (Petit Palais), peint pour le nouveau Palais de Justice ; le *Job*, au Musée du Luxembourg, le *Martyre de saint Denis* (1885), au Panthéon. Ce fut sous le règne du marquis de Chennevières que furent désignés les peintres illustres appelés à décorer le temple de nos Gloires nationales. Bonnat remplit sa tâche avec son talent et sa haute conscience. Le succès dut en être grand, à en juger par le billet que le marquis de Chennevières, invité à voir l'œuvre terminée, lui adressa :

« Trop tard, ami Bonnat. Je verrai le tableau le jour du vernissage. Tout le monde me dit qu'il est admirable. Je ne puis donc, en bonne conscience, regretter de l'avoir fait naître. Je vous suis *très, très* reconnaissant d'y avoir mis tout votre talent, et serai très fier de son succès pour le Panthéon, pour vous et pour moi. »

Oui, monsieur le Marquis, mais de quelle immortelle gloire se fussent couverts les artistes désignés par vous, si, d'un geste unanime, d'autant plus beau qu'il eût été unique dans l'histoire de la peinture, ces artistes eussent acclamé le seul Puvis de Chavannes comme le plus apte, entre tous, à décorer un lieu qui fût alors devenu le plus beau temple d'art de l'Univers.

Bonnat raconte, dans une lettre datée de 1865, la visite d'un ami, charmant causeur, qu'il aimait beaucoup, Ferdinand Duval :

« ... Il a une marotte, celle de vouloir me faire faire, en outre de mon mariage, le portrait de quelqu'un de la Chambre et de l'opposition. Là-dessus, de chercher (pour la 20<sup>e</sup> fois) qui je dois faire poser : Picard ? Il est vilain, mais sa tête a l'insolence et la finesse de ses interruptions ; Jules Dufaure ? Il est d'une laideur pleine de beauté ; Thiers ? Le portrait de Thiers n'est pas faisable ; sa tête de polichinelle serait ingrate. Dufaure est l'homme qu'il nous faut ! »

Et ce fut, douze années plus tard, le portrait de M. Thiers qui consacra l'universelle réputation de portraitiste de Bonnat ! On s'écrasait, au Salon de 1878, devant le portrait du *Libérateur du territoire*, et la Presse fut unanime à en proclamer les mérites. Les séances de pose dans l'hôtel de la rue Saint-Georges ont procuré une foule d'anecdotes à la chronique de l'époque. A partir de ce moment, Léon Bonnat peignit pour la postérité les effigies de tout ce que notre pays comptait d'hommes célèbres.

Après les grands historiens, ce fut le tour du plus grand poète : *Victor Hugo* peint par Bonnat ! Le poète en constatait lui-même le succès, au Salon de 1879, dans une invitation à déjeuner adressée à son peintre, dont, l'habitude aidant, il rédigea une partie en vers :

« Je regardais hier votre grande peinture

« Et la foule devant... tout le monde admirait ! »

Puis suivait, en prose, l'invitation. J'ai revu, cette année, ce chef-d'œuvre dont la pâte, émaillée par le temps, est une splendeur !

Les portraits par Bonnat se comptent par centaines. Faut-il rappeler ici celui, si beau, de *Mme Pasca* (1875), au Musée du Luxembourg ; de *Léon Cogniet*, son Maître (1881), aussi au Musée du Luxembourg ; de son ami *Puvis de Chavannes*

(1882) qui, en échange, peignit pour l'escalier de la rue Bassano *le Doux Pays*, admirable page qui a sa place réservée au Musée de Bayonne; les portraits typiques de *Renan* (1892), de *Joseph Bertrand* (1896), de *la Mère de l'artiste*, chef-d'œuvre dicté par la tendresse et l'émotion qui guidèrent le pinceau du Maître? Cette toile viendra enrichir nos collections nationales, suivant les dernières volontés de l'artiste. En 1921, âgé de quatre-vingt-neuf ans, Léon Bonnat peignait encore des portraits surprenants de vie et de force, tels que celui du *sénateur Dupont*, celui si expressif et si sobre de *M. Widor*. Il venait de terminer, entré dans sa quatre-vingt-dixième année, le portrait si vivant de son vieil ami *M<sup>e</sup> Maurice Champetier de Ribes*. On a parlé, à leur propos, de recherches nouvelles et d'évolution dans la manière du Maître, prononçant un peu à la légère les mots d'*impressionnisme*, de *pointillisme*. La vérité est que le tremblement qui s'était emparé de la main de notre ami l'obligeait à peindre par taches. Il est miraculeux qu'en de telles conditions, ses portraits n'aient rien perdu des qualités de force et de ressemblance des œuvres antérieures.

On oublie trop que Bonnat fut à son heure un *renovateur*, qu'il lui fallut sa ténacité et son courage pour persévérer dans la voie qu'il s'était tracée, pour s'imposer au public et à la critique, à un moment où l'on était porté à prendre pour de la brutalité ce qui était de la force. Il lutta pied à pied contre les difficultés et connut, comme tous les artistes amoureux de leur art, les découragements et les doutes.

« ... Me voici à la veille de recommencer ces grandes luttes qui font un homme et par lesquelles il faut passer. Je les aime ces luttes... tant mieux!.. les tableaux succéderont aux tableaux, les expositions aux expositions... Que je serai donc heureux le jour où je pourrai procurer une existence tranquille et douce à celle qui a été si bonne pour nous et que nous aimons tant ! Les joies du succès ne doivent rien être à côté de ces joies intérieures. »

1869 ....

« ... Dieu, qu'il est difficile de faire de bonne peinture ! Je l'aime, n'aime qu'elle ; elle le sait bien, et la traîtresse me joue des tours pendables.... Je viens de démolir des femmes fellahs. Il y a des jours où ça ne va pas ; pour un jour de satisfaction, il y en a dix où l'on use ses griffes contre de l'acier ; enfin c'est là la vie : il faut toujours recommencer les mêmes expériences. »

Bonnat ajouta la marque de sa forte individualité aux enseignements puisés chez les Maîtres qu'il admira passionnément : Michel-Ange, Rembrandt, Vélasquez. Il insuffla une énergie nouvelle à toute une génération de peintres. Combien essayèrent en vain d'obtenir le secret du relief, de la vie, qui faisait, de ses portraits, des œuvres reconnaissables entre toutes.

Il possédait le don inné de la ressemblance, et par là même ses portraits reflétaient les sentiments intérieurs dont l'empreinte se traduisait sur les lignes extérieures des visages. Bonnat, qu'aucune difficulté de dessin n'embarrassait, s'attachait à traduire, avec un soin particulier, les mains de ses modèles, indice quelquefois de leur caractère. Vingt ans après l'apparition du portrait de Thiers, Albert Maignan évoquait encore le souvenir des mains de ce portrait célèbre. Si les innombrables effigies, peintes par le grand artiste, n'ont pas toutes un

égal intérêt, c'est qu'il n'avait pas tous les jours le bonheur de tenir, sous son pinceau, soit des êtres aimés dont il connaissait l'âme, soit les traits d'un Robert Fleury, d'un Hugo, d'un Renan, d'un Joseph Bertrand et de tant d'autres qui furent l'occasion d'autant de chefs-d'œuvre. Le Maître ne fut pas que le peintre de la vieillesse et de la femme *brune*; il sut aussi traduire, en maintes occasions, le charme de la femme blonde et l'idéaliser. Si l'exposition posthume de ses œuvres qui s'échelonnent sur une période de soixante-douze années peut être aussi complète que nous le souhaiterions, elle ménagera des surprises et amènera un revirement dans l'opinion de ceux — chaque jour plus rares — qui n'ont su ou voulu, jusqu'ici, comprendre ce qu'il y a dans son œuvre de beau, de vraiment fort, de digne enfin de réserver à Léon Bonnat une des plus belles places parmi les peintres du XIX<sup>e</sup> siècle.

Léon Bonnat, né peintre, était, aussi, né collectionneur. Sans fortune, mais passionné d'art, il rêvait déjà, dans sa jeunesse, de collections et de musées. En 1857, il écrivait à l'ami qu'il aidait de ses conseils : « Tu devrais, chaque fois que tu en trouveras l'occasion, parler de musées, de collections à Darracq et autres; toutes ces belles choses rapprochent l'homme de Dieu, et c'est dans ce rapprochement que l'on trouve les jouissances les plus pures et les meilleures. » Deux ans plus tard, sa pensée se précisait davantage : « Si j'étais M. X... je donnerais ma collection de tableaux à ma ville natale; M. Z... et d'autres suivraient son exemple et, ce qui est à la propriété d'un seul deviendrait ainsi la

propriété de tous. Les petits Bayonnais iraient, de temps en temps, voir les quelques bons tableaux contenus dans le musée et penseraient un peu à ce que c'est que le Beau. Or, tu sais que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute beauté émanant de la Nature. » Enfin, en 1860, Bonnat recommande à son ami la lecture d'un article sur le Musée de Montpellier et ajoute : « Je voudrais que Bayonne eût un musée comme celui-là. » Ces sentiments altruistes, l'artiste, parvenu à la fortune, allait les mettre en pratique, par la création du Musée de Bayonne, où il mit en dépôt, de son vivant, une grande partie des richesses accumulées en son hôtel, confiant ensuite, par ses dernières volontés, à ce même musée, le dépôt définitif de l'ensemble unique de ses collections, accomplissant ainsi l'œuvre dont la pensée avait, quelque soixante années plus tôt, germé dans son cerveau réalisateur.

Bonnat dut commencer à collectionner fort jeune, pour avoir pu, dans cette Espagne, si exploitée par les Davillier et autres obstinés chercheurs, acquérir, pour quelques *douros*, deux des belles tapisseries qui ornaient déjà l'atelier de la place Vintimille. Sans doute a-t-il fait, en ces temps lointains, quelques trouvailles avantageuses, mais ce fut aux environs de 1880 que, sa fortune étant assurée et les dimensions de son hôtel le lui permettant, ses acquisitions devinrent importantes. Les collections du Maître témoignent d'un éclectisme accompagné d'un goût très sûr. Ses préférences allaient surtout aux dessins de maîtres, anciens ou contemporains, ainsi que l'atteste la réunion d'œuvres, hors de pair, de Michel-Ange, Léonard, Raphaël, Rem-

brandt, Dürer, Holbein, etc... et des Maitres français des siècles passés. Il éprouvait un penchant spécial pour les dessins de Rembrandt, Ingres et Barye, qu'il possédait en grand nombre, étendant sa faveur aux bronzes du génial animalier, qu'il collectionna avec ferveur. A la vue de telle épreuve unique de Barye, offerte rue Bassano, le Maitre vidait allègrement le tiroir où il venait d'enfermer les vingt-cinq billets reçus en échange d'un portrait. Le bonheur fut grand de la découverte du Botticelli, et immense celui de l'arrivée, rue Bassano, du célèbre album abritant, sous sa noble reliure, la série unique des dessins de Rembrandt. Si la joie des amis se traduisait par de bruyantes exclamations, celle du Maitre, bien que concentrée, n'en était pas moins intense, car l'artiste aimait ces choses pour elles-mêmes et les défendit jusqu'à sa dernière heure contre les offres fabuleuses qui lui étaient faites en vain.

Léon Bonnat se devait à lui-même de laisser au Musée du Louvre un souvenir impérissable de sa longue et fructueuse présidence au Conseil des Musées Nationaux. J'ai, certes, de puissantes et naturelles raisons d'aimer Bayonne et son Musée, mais j'aime aussi le Louvre où j'ai appris à connaître et comprendre la Beauté; j'admire les gardiens de ses richesses qui, aimant passionnément leur savant métier, travaillent — plus qu'on ne le croit peut-être — pour l'amour de l'Art. Aussi, loin d'en être jaloux, suis-je sincèrement heureux à la pensée que le souvenir du grand Bayonnais vivra, dans notre premier Musée national, d'une manière effective, sous la forme de quelques-uns des plus beaux joyaux de sa collection inscrits dans son tes-

tament et qui, tous, méritent d'être cités : le sublime dessin d'un *Corps d'enfant* de Léonard; l'admirable crayon : *Portrait d'homme*, par Dürer; l'inimitable dessin aquarellé de *Trois Casques*, par le même; le superbe *portrait d'homme* au crayon, par Holbein; des *Guerriers combattants*, dessin par Raphaël; un *Christ mort*, par Van den Weyden; un *Saint Sébastien* par le Pérugin; deux albums contenant 250 dessins et croquis par J.-F. Millet; enfin l'extraordinaire portrait de M. Leblanc et celui de sa femme par Ingres, que le Maître conservait dans sa chambre à coucher, aimant à contempler, à son réveil, le chef-d'œuvre constitué par le premier des deux dessins. Déjà, avant la guerre, Bonnat avait eu le généreux courage de donner au Musée du Louvre *la Famille Stamati* (qu'il m'avait souvent dit être le plus beau dessin d'Ingres); un admirable dessin de Michel-Ange et un non moins beau de Dürer. Enfin, pour fêter la paix victorieuse, le célèbre album de 90 dessins de Rembrandt, très augmenté depuis son acquisition, prit aussi le chemin du Musée.

Malgré ces dons, ne nous apitoyons pas trop sur le sort du Musée de Bayonne, auquel reste la grosse part, sans pour cela que la qualité des œuvres en soit inférieure : ce musée possédait déjà sa série superbe de douze dessins de Rembrandt, ayant pour la plupart, sinon tous, figuré à l'Exposition des Maîtres Hollandais (en 1921), ses Michel-Ange, dont l'admirable dessin d'*Adam et Eve*; ses Raphaël, ses Titien, son merveilleux *Portrait d'Erasmus*, par Dürer, et son extraordinaire tête de *Jeune Cerf*, par le même, à laquelle se joindra l'inimitable *Aile de perroquet* à l'aquarelle, qui nous consolera de l'ab-

sence des *Trois Casques*; il possédait des Watteau, des Prud'hon, des Barye et ses trente-cinq dessins d'Ingres, dont le moins que nous puissions dire est qu'ils furent choisis, sur un espace de plusieurs années, par un Maître qui s'y connaissait. A toutes ces œuvres viendront s'ajouter : le dessin à la plume de Michel-Ange, l'une des gloires de la Galerie, des Dürer, de nouveaux Ingres, etc..., tandis que des tableaux de Rembrandt, Franz Hals, Rubens, en un mot tous ceux que contient le pauvre hôtel sans âme, retrouveront à Bayonne les Van Dyck, les Greco, les Goya, dont ils étaient, depuis vingt ans, séparés!

L'illustre Maître avait tenu à ce que l'Art fût représenté sous toutes ses formes à son musée : il collectionna, dans cette intention, les marbres antiques, les exquises terres cuites de Tanagra, les gracieuses statuette du XVIII<sup>e</sup> siècle, les ivoires, les verreries antiques, de beaux spécimens de l'art égyptien, etc., etc...

Léon Bonnat, qui voulut suivre en art, sans s'en écarter, la voie traditionnelle où il s'était engagé, n'était pas le sectaire que d'aucuns voulaient voir en lui. Aussi la pensée ne lui vint-elle jamais de reléguer dans quelque coin obscur de son atelier son portrait et celui de Alberto Mérida par Degas : ces deux œuvres avaient été installées, par ses soins, en belle place au Musée de Bayonne.

Cinquante-deux œuvres peintes du Maître, dont quelques-unes sont rappelées au cours de cette notice, permettront d'étudier, au Musée de Bayonne, cet œuvre s'étendant sur soixante-douze années.

Lorsqu'éclata la guerre de 1870, Bonnat, aban-

donnant le pinceau pour défendre la capitale, s'engagea, en compagnie de Baudry, dans un bataillon de marche qui effectua plusieurs sorties. Blessé par la courroie du sac, fatigué par les privations, il vint, après la guerre, se remettre à Bayonne, où il peignit, notons-le en passant, l'admirable portrait de *Madame Molinié*. A quarante-quatre années d'intervalle, il devait connaître une nouvelle invasion. Le 1<sup>er</sup> août 1914, il m'écrivait : « .... quels fichus moments nous passons ! Moi, je ne crois pas à la guerre. Tout le monde en a trop peur. En tout cas, nous sommes en bonne posture pour la voir venir. » Son âge, cette fois, ne lui permettait plus de prendre le fusil ; mais en dépit des avions et des Berthas, il n'abandonna pas son poste, donnant, en ces tragiques années, un noble exemple de courage, de foi en sa Patrie et d'un redoublement de sa générosité envers tous, se consacrant plus spécialement à l'œuvre de *la Fraternité des artistes*, dont il fut l'âme et le bon génie. Un de ses dons aux œuvres de guerre mérite une mention spéciale : le portrait, au crayon, de *Paganini* atteignit, à la vente organisée par le Syndicat de la Presse Parisienne en faveur des Éprouvés de la Guerre, la somme de 46 000 francs et y fut acquis par le Louvre.

Léon Bonnat termina sa noble existence le 20 juin 1922 au Château de Monchy-Saint-Éloi, entouré des soins maternels de Mme Dailly et d'amis qui pleureront longtemps l'homme exquis, l'incomparable ami....

ANTONIN PERSONNAZ.